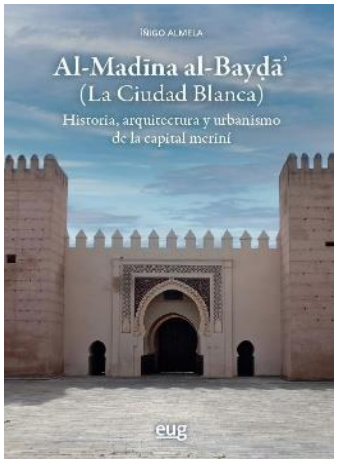


Iñigo Almela.- ***Al-Madīna al-Bayḍāʾ (La ciudad Blanca). Historia, arquitectura y urbanismo de la capital meriní.*** **Colección Arquitectura, Urbanismo y Restauración (Granada: Editorial Universidad de Granada, 2024), 544 p.**

Deux ans après la parution de son ouvrage *Arquitectura religiosa saadí y desarrollo urbano (Marrakech, siglos XV-XVI)*, réalisé dans le cadre d'une thèse de doctorat soutenue à Grenade sous la direction du professeur Antonio Almagro Gorbea, Iñigo Almela a publié un second travail consacré, cette fois-ci, à al-Madina al-Bayḍāʾ (la Ville Blanche), connue dès ses origines sous le nom de Fās al-Jadīd (Fès la Nouvelle).

Ce choix est motivé par ses recherches sur les complexes associés à de grandes mosquées à Marrakech, notamment ceux des Muwāssīn et de Bāb Dukkāla, qui l'ont conduit à identifier des modèles plus anciens susceptibles d'avoir inspiré les sultans saadiens dans la réorganisation de leur capitale. Son attention se porte alors sur Fès Jdid, siège du pouvoir mérinide et symbole d'une prospérité dynastique affirmée.

Le présent ouvrage s'inscrit dans la continuité des recherches consacrées à Fès Jdid, depuis l'époque coloniale jusqu'aux travaux contemporains. Il s'appuie sur une relecture des chroniques et des textes, l'analyse du cadre géographique de la nouvelle fondation et de ses rapports avec l'ancienne médina de Fās al-Bālī, ainsi que sur le réexamen de sa configuration initiale et de ses principales composantes urbaines et architecturales, telles que les remparts, les mosquées, les jardins, les sūqs et le Mallāḥ.

L'analyse du vaste corpus de témoignages a nécessité une approche intégrant les données textuelles, archéologiques et planimétriques, mobilisées avec rigueur grâce aux compétences acquises à l'École des Études Arabes du CSIC et à l'Université de Grenade. Cette démarche a permis de rassembler une importante collection documentaire, à confronter toutefois à un examen critique des sources et des interprétations. En outre, ce travail a permis d'expérimenter de manière stimulante le traçage de la planimétrie des structures médiévales tout en suivant les épisodes historiques décrits dans les sources primaires et les études des prédécesseurs.

On ne saurait, bien sûr, reprendre ici l'analyse de l'ensemble des monuments évoqués, et on se limitera au cas d'al-Muṣāra. Véritable *almunia* dynastique, comparable au Generalife nasride, elle formait un domaine de

représentation et de réception étroitement lié aux fonctions cérémonielles du pouvoir mérinide. Les sources mentionnent qu'elle servit de cadre aux réceptions royales, accueillant notamment les souverains nasrides Muḥammad IV et Muḥammad V, et qu'un pavillon surélevé permettait d'y assister aux parades militaires et au départ des ambassades. L'ensemble de ce vaste jardin fut en grande partie remplacé, à l'époque alaouite, par la Qaṣba des Chrrārda, dont il ne subsiste aujourd'hui que les traces de l'aqueduc qui l'alimentait autrefois en eau, ultime témoignage d'un lieu voué à l'apparat et à la souveraineté.

Aux analyses architecturales qu'il développe avec rigueur, l'ouvrage d'Iñigo associe une réflexion approfondie sur les rapports entre architecture et urbanisme. Fès apparaît, à bien des égards, comme une ville de villes; il importe de le rappeler. La métropole actuelle résulte en effet de l'agrégation progressive de trois noyaux principaux, ʿAdwat al-Andalusiyyīn, ʿAdwat al-Qarawiyyīn, et Fès Jdid (Fès la Nouvelle), auxquels se sont greffés, plus tard, de vastes quartiers périphériques. Ce processus historique, conjugué à la configuration topographique du site, a façonné un tissu urbain relativement fragmenté, formé d'îlots reliés entre eux par un réseau complexe de voies, de ponts, de canaux et de jardins.

La décision d'Abū Yūsuf Yaʿqūb d'instaurer une séparation entre la ville ancienne et la nouvelle fondation obéissait sans doute à une logique stratégique. Fès s'était toujours distinguée par une population rétive à toute autorité imposée, et le souverain jugea prudent d'établir sa résidence dans une enclave indépendante, tout en tirant parti des ressources économiques et symboliques de la cité ancienne. Il assurait ainsi sa sécurité et prévenait les tensions susceptibles d'éclater entre les habitants et les troupes. Sur le plan scénographique, ce choix traduisait également une volonté de mise en scène du pouvoir. En occupant un espace urbain autonome et monumental, le souverain affirmait sa majesté et la distance qui le séparait du corps social. Cette ségrégation institutionnalisée conféra à la ville palatine le statut d'une entité presque indépendante, perçue et vécue comme une cité distincte, situation qu'elle conserva durant plusieurs siècles.

Iñigo souligne l'organisation du noyau fondateur autour d'une rue principale bien définie, dont les extrémités sont nettement marquées par les deux portes de la ville (Bāb al-Sammārīn et Bāb al-Wādī). En fait, les deux portes étaient situées respectivement au nord et au sud, de sorte que la rue traverse le noyau et le divise en deux moitiés. À partir de là, il semble que les différents secteurs se soient établis et soient restés stables: le centre culturel et religieux était dominé par al-Jāmiʿ al-Kabīr, situé près de la porte nord, qui a par ailleurs stimulé la construction d'autres édifices tels que la madrasa à proximité (Madrasa de Dār al-Makhzan); l'enceinte palatine occupait une

partie de la moitié ouest, relativement proche de la mosquée; Dār al-Sikka et certaines industries étaient installées dans le périmètre immédiat du palais; le commerce était concentré dans la rue principale; et le reste de la zone était occupé par des habitations.

Par ailleurs, il semble que la conception de la nouvelle ville, bien que destinée en premier lieu à servir de résidence à la cour et aux dignitaires, ait été conçue pour accueillir une importante communauté d'habitants. Sa grande superficie et son dynamisme urbain ont favorisé ce développement, comme en témoigne l'édification de quartiers et de nouvelles mosquées, suivant une dynamique similaire à celle de toute autre médina. Iñigo distingue plusieurs types de mosquées selon leur fonction et leur rôle dans le tissu urbain et social. Ainsi, al-Ḥamrāʾ remplissait la fonction d'al-Jāmiʿ complémentaire à la Grande Mosquée et faisait partie d'un vaste complexe architectural, tandis que d'autres mosquées, telles qu'al-ʿAbbāsiyyīn et Lālla Ghrība, servaient de petites mosquées de quartier. En tout état de cause, le caractère mérinide de la mosquée al-Ḥamrāʾ indique, selon l'auteur, que deux grandes mosquées coexistaient à Fès Jdid, ce qui témoigne de l'atténuation, au XIV^{ème} siècle, des réserves religieuses concernant la prolifération des jawāmiʿ dans la même ville.

De même, la prospérité de Fès Jdid a favorisé son expansion urbaine, qui s'est traduite par la construction de deux grandes enceintes fortifiées et un vaste faubourg couvrant une superficie presque aussi importante que celle de la ville elle-même. Quant à l'enceinte fortifiée située au sud et à l'avant-poste nord, elles constituent un système qui n'a été documenté que dans la cité palatine et qui, avec le recours à un contre-mur, illustre l'important développement poliorcétique et militaire dont a joui al-Madīna al-Bayḍāʾ. En revanche, le faubourg planifié au sud-ouest de la cité, symbole principal de sa prospérité au XIV^{ème} siècle, n'a finalement pas connu le même succès que la ville et est peut-être resté pratiquement inoccupé, à l'exception de la formation d'un quartier dans sa partie orientale, qui fut destiné à devenir un secteur résidentiel exclusivement réservé aux familles de confession juive de Fès.

Toutefois, la configuration urbaine de Fès Jdid, intégrant les éléments essentiels d'une médina islamique, fut principalement conçue pour accueillir le dispositif palatin et centraliser les fonctions relevant du souverain, notamment l'administration ainsi que la gestion militaire, fiscale et judiciaire. Le succès de cette organisation, consolidé par des complexes architecturaux à vocation socio-religieuse, ne passa pas inaperçu au fil des siècles. À cet égard, Iñigo souligne que le sultan saadien ʿAbd ʾAllāh al-Ghālib, alors vice-roi, résidait dans la cité et bénéficiait d'une connaissance directe des projets de ses prédécesseurs, allant jusqu'à réutiliser certains de leurs bâtiments. Il

semble avoir pris cette ville comme modèle pour les réformes entreprises à Marrakech, en instituant des méchouars assurant la transition entre le secteur public et les palais, et en plaçant certaines zones industrielles sous contrôle direct du pouvoir. Enfin, la création d'un Mallāḥ sur le côté sud ou sud-est du périmètre palatin témoigne clairement de cette projection par rapport à ce qui était connu à Fès Jdid.

Quelles perspectives d'étude restent à explorer pour Fès la Nouvelle? L'auteur suggère de se concentrer sur l'exploitation des vestiges matériels enfouis, par le biais de fouilles archéologiques. Les connaissances actuelles demeurent lacunaires: les palais mérinides, les habitations résidentielles, les espaces à vocation industrielle ainsi que les aménagements paysagers d'al-Muṣāra restent largement inaccessibles à la recherche. Leur étude se heurte, par ailleurs, à des contraintes importantes, liées à l'accès limité à certaines zones comme Dār al-Makhzan ou le cimetière. Une valorisation future de Fès la Nouvelle pourrait toutefois stimuler de nouvelles interventions et encourager la collaboration scientifique. Une suggestion à laquelle on ne peut qu'adhérer.

Samir Ait Oumghar
Cadi Ayyad University, UCA
FLSH de Marrakech